

## HISTOIRE D'UNE CHASSE.

Réserve des Indiens Apaches, 150 milles  
au sud de Tucson.

Territoire de l'Arizona. 27 Juin, 1886.

(SUITE ET FIN.)

La flamme qui me suivait à travers la prairie, s'était arrêtée peu à peu, faute d'aliments ; je venais d'entrer dans une région pierreuse, où, aussi loin que l'œil pouvait atteindre, on n'apercevait que roches, sans nulle trace de végétation. Epuisé par sa longue course, mon cheval s'abattit bientôt et me laissa seul dans cette vaste solitude ; et je souffrais horriblement de la faim et de la soif. La nuit fut très froide, et je dormis très peu, malgré ma fatigue excessive. Le lendemain, je me mis en quête de nourriture, et tout en furetant au milieu des rochers, je trouvai une source d'eau vive dont les bords *pullulaient* de petits éculimans ; j'avais enfin une subsistance assurée, pour quelques jours. Mon cheval s'était un peu remis de sa fatigue, et je pus songer à me reconnaître. Dans ma course furibonde, j'avais pu remarquer pourtant, que j'allais au sud. Il me fut donc assez facile de regagner la rivière que j'avais perdue de vue, et en remontant son cours, j'arrivai au bosquet du campement. Quel spectacle s'offrit alors à mes yeux ! Il fut l'avoir vu pour en comprendre toute la poignante émotion. Tout le rayon que pouvait embrasser ma vue, n'offrait qu'un vaste réseau de cendre ; là et là, quelques troncs d'arbres, seul reste du magnifique bosquet, fumaient encore ; de nombreux cadavres de bisons et celui de l'ours gigas étaient près de là, entièrement calcinés. C'est alors que je constatai que ma balle avait fracturé la mâchoire de l'ours. De ces cadavres brûlés à moitié, je pus retirer quelques provisions de bouche, et m'étant pourvu d'eau, je commençai un bien long voyage ; car j'en avais pour trois journées ordinaires de cheval, et il m'importait beaucoup de ménager ma monture, étant presque dans l'impossibilité de me sauver sans son secours. Au bout de deux jours, mes provisions étaient déjà épuisées, il ne me restait plus qu'un peu d'eau ; je l'abandonnai à mon cheval, comme l'unique moyen de pourvoir à sa subsistance. Dès le troisième jour, je commençai à sentir les tourments aigus de la faim et de la soif ; mon fidèle coursier n'avancait plus qu'avec peine, je dus descendre, et bientôt lui enlever sa selle que j'abandonnai au milieu de la prairie. Vers le soir du quatrième jour, il me sembla apercevoir, se

détachant sur l'horizon, quelque chose qui semblait contraster avec l'immense et monotone prairie. Je me dirigeais en hâte vers cet endroit, croyant avoir aperçu quelques arbres. La fraîcheur de la nuit vint ranimer mes forces désaillantes ; mon noble mustang parut se remettre aussi ; je le montai alors, et comme s'il eut appréhendé le danger qui nous menaçait, il prit un train assez rapide ; en effet, ce que de loin j'avais pris pour des arbres, n'était qu'une nombreuse bande de coyotes, dont les hurlements horribles, indiquaient assez quel serait le sort de celui de nous qui tomberait sur la route. Je n'essairai point de dépeindre la joie qui s'empara de mon être, quand j'arrivai auprès d'un ruisseau assez large pour mettre une barrière infranchissable entre les terribles coyotes et nous ; le bonheur que j'éprouvais à me plonger à satiété dans cette onde fraîche et fortifiante, à voir mon noble coursier y tremper avec délices ses naseaux enflammés ; les transports de reconnaissance avec lesquels je remerciai la Providence de ce secours inespéré. Ce bain au milieu de la nuit, au sein d'un ruisseau désert, dans les vastes et solitaires pampas de l'Arizona, est peut-être le meilleur que j'nie pris de ma vie. Le pays de l'autre côté de ce ruisseau, oh ! je l'eus bientôt reconnu ; j'y avais chassé bien souvent en compagnie de mes amis Apaches ; c'était enfin le territoire de chasse de Rabota. Quelque tristesse vint cependant se mêler à cette joie : mes compagnons avaient-ils péri, ou s'étaient-ils sauvés ? Dans cette triste pensée,.....

*Ma main sur mon cheval laissait flotter les rênes,*  
et lui, parfaitement restauré par son bain, gagnait plein d'ardeur le camp des Apaches que son flair merveilleux devinait de loin. L'aurore du cinquième jour de mon voyage commençait déjà à luire sur la prairie quand j'arrivai enfin au camp de mes Apaches. Tout le monde y était revenu, et l'on commençait à s'inquiéter fort de moi. Par mon ignorance des lieux, j'étais de trois jours en retard sur mes compagnons de chasse. Voilà comment on fait une chasse au *Grizzly* dans l'Arizona, à 150 milles au dessous de Tucson. Il y en a de plus heureuses, paraît-il, mais s'il faut en croire quelques récits presqu'ininvraisemblables de mes hôtes sauvages, il y en a de bien plus terribles que celle dont j'ai été le héros. J'aurais voulu pourtant rapporter la fameuse dépouille de cet ours fameux pour en doter quelqu'un de nos musées canadiens, mais il m'a dit : ..... qu'il ne faut jamais vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.

Montréal.

FREDERIC.